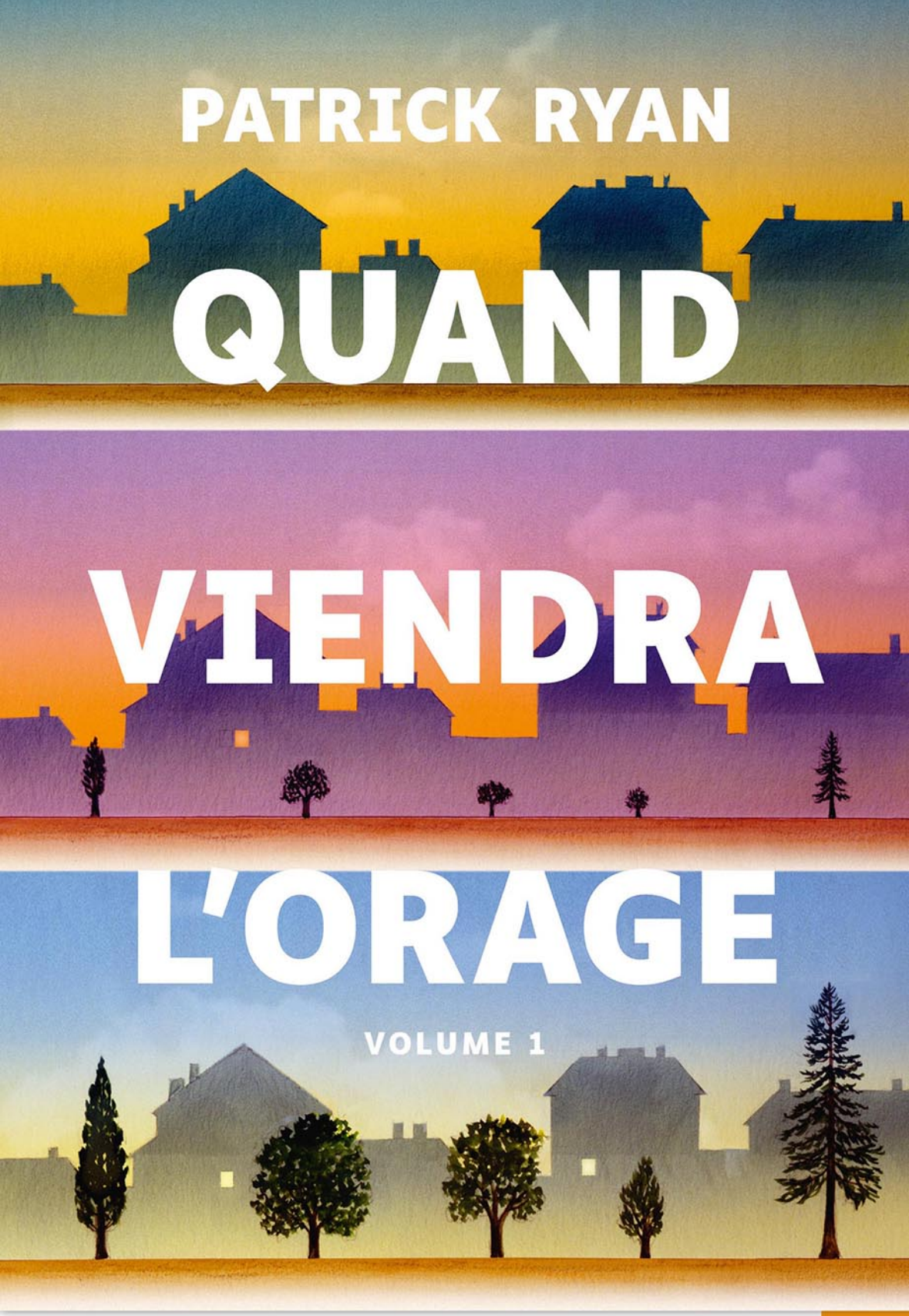
PATRICK RYAN

QUAND VIENDRA L'ORAGE

VOLUME 1



VOIR DE PRÈS GRANDS CARACTÈRES 16

**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr

QUAND VIENDRA L'ORAGE

*

PATRICK RYAN

QUAND VIENDRA L'ORAGE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Charles Recoursé

Volume 1

VOIR DE PRÈS

La fouille de textes et de données est interdite, conformément à la Directive (UE) 2019/790. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle sans accord préalable des ayants droit.
< TDM-RESERVATIONS: 1>.

Titre original : *Buckeye*
publié par Random House, une marque et une division de Penguin Random House LLC, New York.
© Patrick Ryan, 2025. Tous droits réservés.
© Belfond, 2026, pour la traduction française.
© 2026, Voir de Près pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-941-6

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

À Ann et Karl VanDevender

PREMIÈRE PARTIE

1

Cal Jenkins vit le jour au printemps 1920 avec une jambe plus courte que l'autre. Cinq petits centimètres seulement, mais qui suffirent à compliquer une multitude de choses. Il mit deux fois plus longtemps que les autres enfants à tenir en équilibre sur un vélo. Pratiquer l'athlétisme était inconcevable pour lui. Tout comme marcher sans un clopinement prononcé ou emprunter un escalier sans s'agripper à la rampe – jusqu'au jour où son père, charpentier amateur et collectionneur de bric-à-brac, révolutionna sa vie en fabriquant, à partir d'un vieux pneu, une épaisse semelle qu'il cloua à sa chaussure gauche. À l'école, les garçons qui se moquaient de la démarche de Cal reportèrent leurs railleries sur son énorme semelle (qu'ils remarquèrent en moins d'une heure le premier jour où il vint avec). L'un d'entre eux,

cependant – petit pour son âge et les joues rouges –, prit Cal à part durant l'assemblée du matin et lui annonça qu'il était unique aux yeux du Seigneur. « Je le sais parce que moi aussi je suis unique, dit le petit. J'ai des muscles exceptionnellement raides à l'arrière des cuisses. » Il se pencha pour lui en faire la démonstration, le bout de ses doigts atteignant à peine ses genoux. « On a tous un destin rien qu'à nous », dit-il, puis, comme Cal voulait savoir quel était le sien, il haussa les épaules et répondit qu'il leur faudrait le découvrir.

Ce qu'ils découvrirent – séparément, et bien des années plus tard, après que le Japon eut bombardé Pearl Harbor et plongé les États-Unis dans la panique, après que les jeunes hommes eurent cessé d'attendre qu'on tire leur numéro et commencé à se porter volontaires –, c'est qu'une jambe plus courte de cinq centimètres suffisait à rendre inapte au service, mais que la même chose n'était pas vraie pour des muscles exceptionnellement raides. Le garçon, Sean

Robison, dut partir faire ses classes dans le Mississippi, avant d'être envoyé en Tunisie, puis de là en Sicile, et enfin en Allemagne, où il reçut une balle dans le cou pendant la bataille de la forêt de Hürtgen tandis qu'il rechargeait son fusil en récitant le Notre Père. Cal, lui, demeura dans sa ville natale et alla travailler dans une cimenterie. Il passa sa vingtaine à lire des bandes dessinées et des romans d'aventures. Il épousa une fille du coin nommée Becky dont le père avait une quincaillerie et finit par embaucher Cal. Parfois, celui-ci se demandait s'il découvrirait un jour la nature de son « destin » – sa raison d'être –, surtout en plein milieu d'une guerre mondiale qui ne voulait pas de lui. Il était tellement complexé de ne pas avoir été déployé dans un pays lointain que son clopinement empira. Il parlait de sa jambe à tout le monde, y compris à des gens qui ne lui demandaient rien et s'en fichaient. Il lui arrivait même de montrer du doigt ses chaussures, qu'il se procurait désormais auprès d'un fabricant de matériel médical

installé à Dayton. « Mon handicap cause des problèmes à la hanche », disait-il. Et c'était la vérité, même s'il n'en avait encore jamais eu.

Bonhomie avait été fondée en 1857, dans un recoin du nord-ouest de l'Ohio, par un petit groupe de marchands et leurs familles, sur des terres bouleversées par la dernière période glaciaire, durant laquelle la fonte d'un glacier descendu du Canada avait créé non seulement les chutes du Niagara et les Grands Lacs, mais aussi un vaste marigot noyant le nord de l'Ohio et de l'Indiana, qui fut drainé au prix de trente années d'efforts et laissa derrière lui un sol dense n'attendant que d'être cultivé. La ville fut bâtie avec le bois, l'argile et le calcaire des environs, ainsi qu'avec du granit de Caroline du Nord, du marbre du Vermont et du Colorado, et de l'acier de Pennsylvanie, tout cela apporté par le rail. Dans les premiers temps, elle se limita à un quadrillage de neuf rues, quatre allant du nord au sud et cinq d'est en ouest. La population crût par l'intérieur autant

qu'elle le put, et par l'extérieur autant qu'il lui fut nécessaire. À la saison des récoltes – tomates, betteraves sucrières, maïs et blé –, elle enflait grâce aux travailleurs saisonniers et à leurs familles, et diminuait à nouveau lorsqu'ils repartaient. Certains s'établirent dans la région, alléchés par les usines qui poussaient dans tout le comté de Hancock. Après avoir été triés à Ellis Island, les immigrés venus d'Italie, d'Autriche, de Hongrie, de Pologne, de Russie et d'une multitude d'autres pays étaient absorbés par les villes grandes et petites de l'Est ; quant à ceux qui partaient vers l'Ouest, un petit nombre s'arrêtait à Bonhomie, a priori pas le pire des endroits pour poser ses valises. Le temps passant, le quadrillage originel acquit le nom de « *downtown* », et ce qui n'était pas *downtown* fut appelé « quartiers ». Non pas « sections », appellation qui suggère des lignes de démarcation nettes et nécessaires, mais de simples quartiers, prenant forme à mesure que les arrivants retrouvaient leur communauté. Il y avait des quartiers aisés

et des quartiers pauvres, et tout un éventail de quartiers entre les deux. Un quartier nommé Tiller's Flat abritait plusieurs familles mexicaines et presque toutes les familles noires (moins d'une douzaine) de la ville, souvent montées du Sud pour chercher du travail dans l'industrie (et pour fuir le Sud). Il y avait un quartier du nom de Chesterton, composé d'immeubles d'habitation et de pavillons, qui était principalement peuplé d'immigrés venus de l'Ouest, et un quartier situé entre les deux synagogues que l'on considérait donc comme essentiellement juif. Pour désigner le quartier irlandais, il suffisait d'évoquer le pâté de maisons surnommé le « Vatican » parce qu'il comprenait l'église Saint-Catherine et la Good Shepherd School (l'école du Bon Berger). Enfin, réparties entre ces quartiers, vivaient les personnes qui estimaient n'appartenir à aucun groupe, et celles-ci étaient pratiquement toutes protestantes.

Lorsque les États-Unis entrèrent dans la Seconde Guerre mondiale, Bonhomie comp-

tait plus de six mille âmes. La ville s'était dotée de sa propre police, d'une caserne de pompiers et d'un établissement de formation professionnelle. On dénombrait une vingtaine de restaurants (en comptant les cafés et les buvettes), cinq banques, quatre pressings, deux magasins de disques et un cinéma. Des usines s'implantaient dans la ville et aux alentours, les ciments J & J, la fonderie d'aluminium Tuck & Sons et la Mid-American Canning Company ; d'autres faisaient faillite, comme les sodas Ingleton, les aliments pour animaux Dilco et l'aciérie Hancock Bell and Skillet. Il y avait un lac en forme de fer à cheval qui mesurait quatre cents mètres à son point le plus large, un peu au sud de la ville par la Route 18. Vers le nord, à l'endroit où une bretelle reliait Cooper Road à la Highway 23, la tulipe fluorescente de Tuck & Sons – six mètres de diamètre, aussi rose et plate qu'un dessin au pochoir – se dressait au sommet d'une tige de trente mètres que l'on pouvait voir à plusieurs kilomètres à la ronde. Tel un monolithe, un silo

à grain arborant toujours le logo à damier de Purina dominait l'extrémité orientale de Main Street. Des trains passaient de jour comme de nuit, certains pour déposer ou embarquer des passagers, du courrier ou des marchandises, mais la plupart ignoraient la gare et la ville dans son ensemble.

Bonhomie était un peu trop grande pour que tout le monde connaisse tout le monde, mais assez petite pour que, tôt ou tard, presque tout le monde ait le sentiment d'avoir déjà croisé tout le monde. Depuis le début de la guerre, on voyait de moins en moins de jeunes hommes dans Main Street. En revanche, les vieux – cinquante ans et plus – qui avaient survécu au conflit précédent ne manquaient pas. L'un d'eux avait perdu un bras et gardait la manche de sa chemise enroulée grâce à une épingle de nourrice, un autre avait besoin de béquilles pour marcher car il avait perdu la moitié d'une jambe. Le père de Cal, lui, avait été décoré d'un Purple Heart après avoir reçu une balle dans l'épaule tandis qu'il traînait